

UN GRAND HOMME¹

par

Janie BUSSY

Je ne peux vraiment retrouver le souvenir de la première fois où m'apparut une physionomie qui devait plus tard me devenir familière : celle d'un homme grand, corpulent, à la barbe poivre et sel bien peignée, aux grands yeux myopes bleu pâle derrière de belles lunettes finement bordées d'or, aux mains bien faites, admirablement soignées, en habits plus élégants que ceux de nos visiteurs habituels — figure rayonnant la prospérité dans une aura de respectabilité bourgeoise — non, j'étais, je le suppose, trop jeune en la circonstance pour me rappeler la première fois où mon regard se posa sur le grand peintre révolutionnaire Henri Matisse.

Au cours de mes années d'enfance cependant, cette physionomie, d'abord plutôt impressionnante et sans attrait particulier aux yeux d'une petite fille, apparaissait chez nous à des intervalles irréguliers, assez longs, et peu à peu je me rendis compte que ce gentleman paisible, d'aspect distingué, qui nous rendait des visites occasionnelles quelque peu raides et formelles — et dont la silhouette aurait pu être celle d'un heureux courtier en bourse — avait en soulevant dans le monde une admiration passionnée et une inimitié qui ne l'était pas moins, opéré une révolution dans l'esprit des humains.

Toute son apparence était certainement à l'opposé de celle qu'on prête communément à un artiste. On a dit souvent qu'il ressemblait à un professeur allemand, et il y a quelque vérité en cette comparaison, mais il ressemblait encore plus à un homme d'affaires de la France du nord, et cet aspect n'aurait pas été tout à fait trompeur, comme les marchands de tableaux l'ont appris à leurs dépens, car nul autre que cet artiste exquis ne pouvait se montrer plus coriace en marchandage. Ce peintre dit "méditerranéen", le plus sensuellement méridional des artistes contemporains, était d'ailleurs natif d'un bourg nordique froid et

bourbeux : Bohain en Picardie. (Je l'ai souvent entendu citer en patois, non sans approbation, le proverbe picard : "Chacun son pain, chacun son hareng", soit en traduction libre : "Chacun pour soi". Tout cela, cependant, je ne le perçus que très graduellement. La célébrité de Matisse était déjà mondiale quand je commençai à prendre conscience de sa personne, mais bientôt je démêlai qu'il n'avait pas toujours été riche et fameux — voire pas toujours respectable. Toujours cependant, il avait possédé des dons extraordinaires, uniques, comme le faisaient entendre les propos de mon père. Mon père et lui avaient été condisciples dans le célèbre atelier de Gustave Moreau, lequel en vérité n'appartenait pas à l'École des Beaux-Arts, dont Matisse n'avait jamais réussi à passer les examens académiques d'une extrême rigueur². Il semble que ce soit depuis cette époque que mon père regarda ses dons avec une intense admiration et son caractère avec une indulgence amusée. Ils étaient encore étudiants quand il prédit à Matisse grand succès, discernant aussitôt chez lui ce rare mélange de virtuosité, d'audace et de charme qui l'ont rendu célèbre, mais il ne se laissa jamais gagner par la révérence, l'extrême sérieux avec lesquelles Matisse s'habituaît, déjà dans ses débuts, à se regarder lui-même.

Auguste Bréal³ m'a raconté plus tard qu'en ces années de jeunesse mon père brocardait impitoyablement Matisse lorsque celui-ci s'abandonnait par trop à son travers favori de pérorer devant ses propres peintures, prouvant par $a + b$ qu'il s'agissait de chefs d'oeuvre. Devant une nature morte dont Matisse déclarait positivement qu'elle "*illuminait la chambre*" de sa rayonnante harmonie, mon père avait simplement exprimé sa préférence pour une lampe à pétrole; et un autre jour Matisse se vantant de n'avoir plus besoin de visiter le Louvre puisqu'il avait épuisé les leçons des vieux maîtres, la réponse fut : "*Oui, mais tu vas rue Lafitte*" — ce qui faillit provoquer une rupture : c'est rue Lafitte qu'une grande collection de peintures de Cézanne était pour la première fois exposée. Cependant la rupture n'eut pas lieu — Matisse n'avait pas tant d'amis et ne semblait guère en passe d'accomplir les grandes destinées qu'on lui avait prédites. Il était en proie aux angoisses traditionnelles de la pauvreté et du désespoir. Ces angoisses s'épanchaient en lettres interminables que mon père conserva longtemps, mais qui hélas, par un désastreux concours de circonstances, furent finalement détruites.

Une ou deux d'entre elles pourtant survécurent, que je découvris un jour dans un tiroir. La lecture en est curieuse aujourd'hui. "*Comme je me souviens bien*", écrivait Matisse vers 1903, "*du doigt sybillin et menaçant que tu agitais devant moi par-dessus le poêle en prédisant : «Matisse tu gagneras un jour beaucoup d'argent...» Hélas, j'en suis loin. Je ne gagne pas un centime, ma petite fille est malade, nous gelons — je vais probablement devoir renoncer à la peinture*" et ainsi de suite sur huit pages. Mais peu après, la chance tourna. Les Stein d'abord prirent son parti, puis au retour d'une vacance à Collioure Matisse trouva les frères Bernheim qui l'attendaient à la gare. C'est en taxi qu'ils lui firent signer contrat — un autre marchand qui, avec plusieurs télégrammes, l'attendait à son appartement reparti les mains vides⁴.

Ainsi débuta l'extraordinaire succès. Il datait d'une vingtaine d'années quand je commençai pour de bon à observer l'artiste, car ce n'est pas je crois avant les dernières années vingt qu'il prit l'habitude de venir régulièrement le dimanche à l'heure du thé⁵ ! (bien que tout à fait irréligieux — il ne va jamais à l'église — Matisse ne travaille pas le dimanche). Il avait alors acquis une énorme auto américaine et disposait d'un chauffeur, ce qui peut expliquer la fréquence accrue de ses visites, car lorsqu'il conduisait lui-même son habitude était de se mettre sur le côté de la route chaque fois qu'il voyait une autre voiture venir vers lui, et d'attendre là que le danger fût passé. Comme la voie de corniche au bord de laquelle nous vivions ressemblait alors à Piccadilly ou à la Cinquième Avenue, sa progression était lente et se cantonnait à un très court rayon d'action autour de Nice, où il vivait. Quoiqu'il en soit il prit soudain le pli de ces visites et parut s'y plaire, non à notre compagnie sans doute, mais à son monologue en notre compagnie.

Ce monologue, pour un temps du moins, ne laissait pas d'être fascinant. Matisse quand il le désire peut être très amusant et même charmant. Il est bien plus cultivé que la plupart des peintres, particulièrement en musique, et il a beaucoup lu. Un des meilleurs mimes que je connaisse, il évoque les gens avec une extrême économie de moyens : un regard, une intonation lui suffisent à camper un personnage. Il excellait à imiter Bouguereau dont il avait été l'élève⁶. Ma mère lui dit un jour en plaisantant qu'il avait raté sa vocation : il aurait dû être acteur. Il répondit fort sérieusement qu'il avait pris cette éventualité en considération. Il est fort bon conteur et certaines de ses sagas préférées

comme celles de ses combats habituellement triomphants et toujours renaissants avec les marchands, ou à propos de son enfance à Bohain, pouvaient être captivantes. Je me rappelle en particulier l'histoire d'un hypnotiseur qui, en visite à Bohain procédait à une démonstration dans la salle de la mairie et mesmérisait les écoliers en leur suggérant qu'ils étaient dehors près d'une rivière, au milieu des fleurs; et eux se penchaient pour cueillir les fleurs ou essayaient de boire l'eau de la rivière : telle était la force de la suggestion hypnotique. Quant à lui cependant, comme il commençait à céder au charme, quelque chose se déclencha et il vit, sous l'herbe et l'eau, le tapis sur le sol. "Non", cria-t-il, "je vois le tapis". Après quoi l'hypnotiseur ne put rien tirer de lui. L'incident prit à ses yeux la signification d'un symbole. Si loin que la fantaisie pût l'entraîner, il ne perdait pas de vue le tapis.

Je ne peux pas non plus oublier sa description de New York. De l'aérienne beauté des gratte-ciels le jour, de leur noire magie veloutée, parsemée de points lumineux la nuit, et de l'extraordinaire qualité cristalline de la lumière, je n'ai jamais entendu une description aussi vive. A l'occasion, Matisse peut aussi être spirituel. Comme il entra un jour à la Coupole — café de Montparnasse — un frisson parcourut la salle et tous les serveurs bondirent vers lui. "On me prend pour Picasso", murmura-t-il.

Et néanmoins... prodigieusement doué, brillant, spirituel, après quelque temps il devient intensément ennuyeux. La raison en est simple. Matisse est le plus complet égoïste qui se puisse rencontrer, et ce prodigieux égoïsme sous l'aimable bénignité de ses manières décourage par suffocation. Peut-être était-il poussé vers notre demeure par quelque obscur besoin d'amitié et de sympathie, car à l'époque où il gagnait des millions d'admirateurs, il avait perdu tous ses anciens amis, sauf mon père. En fait personne d'autre que nous n'a supporté Matisse aussi longtemps et je n'ai pu comprendre pourquoi mon père faisait ainsi exception. Ma conclusion fut que son attitude initiale, faite, je l'ai mentionné, d'admiration et d'amusement, donnait la clef de l'énigme.

"Matisse", disait Bréal, "ne peut s'habituer à l'idée d'être Matisse. Il reste fasciné par son propre succès". Et vraiment l'égoïsme de Matisse est à la fois si colossal et si enfantinement simple et naturel que le terme de "vanité" ne lui convient pas. Il ne se considère pas comme le plus grand peintre du monde mais tout simplement comme le *seul*, les autres

n'existant pas par eux-mêmes mais seulement par rapport à lui. Si le travail d'un autre artiste retient son regard, ce qui arrive, c'est seulement qu'il y a vu un reflet de ses propres problèmes. Depuis longtemps il a cessé de s'intéresser aux jeunes artistes ou à quoi que ce soit de jeune. Par crainte de l'opinion publique, par celle de miser sur le mauvais cheval ? L'explication ne serait que partielle. Au fond il n'y a que défaut d'intérêt. Il est franc là-dessus. Je me rappelle qu'un jour la conversation porta sur la possibilité d'un voyage qu'il ferait pour voir à Londres une exposition unique d'art chinois⁷. Après quelques propos conventionnels, sa sincérité se fit soudain passage. "*Après tout, je ne pense pas que j'irai. Je n'ai réellement pas envie d'y aller. Je ne m'intéresse qu'à moi*". Et ce disant il passa du rose au rouge et se cacha le visage dans les mains. Il est parfaitement conscient de ses particularités, et il peut s'en ouvrir à des intimes avec un curieux et quasi-désarmant mélange de honte et d'orgueil.

Avec tout son égoïsme, il n'a pas un atome d'affectation, et c'est ce complet naturel qui le rend supportable — au moins pour un temps. Tout absorbé en lui-même et son art, Matisse ne pourrait penser ou parler de rien d'autre. L'art étant pour lui un maître exigeant, ses créations apparemment sans effort lui coûtaient sueur et sang d'agonie. Il n'en épargnait rien à ses auditeurs. Heure après heure, il pouvait rester assis, déversant ses tourments et analysant les noeuds de l'art dans lesquels il s'était mis. Si incroyant qu'il fût, son livre de chevet à l'époque était *l'Imitation de Jésus-Christ*, dont sans nul doute il se voyait lui-même comme la réplique artistique. Ce n'est pas Dieu qu'il servait mais l'Art, son Art. Son âme s'absorbait dans l'Imitation de l'Art — l'Art de Matisse. Il était impossible de ne pas admirer une dévotion si entière, mais parfois il était difficile de ne pas s'interroger sur cette indéfectible adoration et peut-être sur les limitations de la divinité adorée. Un jour, en ma présence, il raconta une récente rencontre avec Picasso (leurs relations étaient, *grosso modo*, celles de deux têtes couronnées).

Ils avaient échangé leurs souvenirs de la période héroïque. 1917 ! Quel moment formidable dans le monde de l'art ! Quelles angoisses artistiques n'avaient-ils pas traversées ! Toutes les anciennes valeurs semblaient basculer : "*Vous et moi*", avait-il dit à Picasso, "*nous étions dans les tranchées, nous aussi, en ce temps-là*". Je présume que Picasso l'approuva chaleureusement. Pourtant, 1917... Ne lui était-il jamais venu à l'esprit que son monde à lui n'était pas le seul ébranlé ? Ces tranchées

métaphoriques égalaient-elles tout à fait en désagréments leurs équivalents matériels ?

Matisse était marié, en apparence heureusement, à ceci près que son épouse était une invalide, souffrant d'un incurable mal de la colonne vertébrale qui l'obligeait à rester, tout le jour, étendue sur son sofa. Elle ne sortait jamais. Une ou deux fois par an, néanmoins, nous étions invités à déjeuner chez eux à Nice. Expéditions solennelles, mais en somme plaisantes. Les Matisse vivaient à l'étage supérieur d'une grande maison de la vieille ville, donnant d'un côté sur le marché aux fleurs, de l'autre sur le quai des États-Unis. L'appartement au sol carrelé de rouge et aux murs blancs était d'une simplicité sympathique, mais les meubles étaient beaux; et il contenait une riche collection d'oeuvres d'art, parmi lesquelles trois Cézanne, dont l'un acheté en 1902 avec la dot de sa femme (un bon investissement, cela)⁸. On pouvait jeter un coup d'oeil sur ses trésors : rideaux, tapis, écharpes d'orient, divans de types familiers, bols de fruits, parfois même une odalisque disparaissant dans un tournant. Le tout plutôt cérémonieux. Je trouvais Mme Matisse aimable et tout à fait inintéressante. On nous gratifiait d'un très bon repas pour ensuite nous conduire au studio, une grande pièce en L, et nous montrer le travail en cours. J'étais toujours frappée par le rituel élaboré qu'observait un artiste apparemment si spontané. A chaque modification de la peinture à laquelle il travaillait, elle était photographiée. Il pouvait y avoir une douzaine de ces photos rangées sur le côté du chevalet. Il lui arrivait, expliquait-il, de rester toute une nuit en éveil à se demander quelle était la meilleure combinaison des formes et en inventer d'autres, ce qui parfois l'amenait à des compositions nouvelles ou le ramenait à la première. Parfois aussi il avait beau multiplier les photographies, il n'arrivait pas à trouver par où l'oeuvre péchait. L'art était difficile.

Il ne s'agissait là que de petites peintures de chevalet, mais un jour, vers 1930 je crois, M. Barnes fit commande à Matisse d'une décoration. M. Barnes était un chimiste américain qui — M. Clive Bell me l'assure avait bâti sa fortune colossale sur l'invention d'un prophylactique contre le mal vénérien, adopté par l'armée américaine. Quoiqu'il en soit, il avait tant d'argent qu'il lui fallait partiellement s'en débarrasser, et à cette fin, il usa du moyen peut-être le plus rapide : il acheta de la peinture française. Il en acheta tellement qu'il fallut construire tout un musée pour abriter trois cents Renoir, des Cézanne, des primitifs, et bien sûr des

Matisse. La salle d'entrée de la Fondation Barnes venait d'être achevée; elle devrait être décorée; il demanda à Matisse de s'en charger. Je soupçonne que M. Barnes et Matisse ne réussirent jamais à bien s'entendre : c'était la première fois peut-être que l'un comme l'autre rencontrait une volonté aussi forte que la sienne; mais en dépit de cela, ou peut-être en conséquence, il semble qu'ils aient eu l'un pour l'autre un certain respect, voire une certaine fascination. En tout cas, Matisse accepta immédiatement la commande⁹. Il avait toujours eu de curieuses aspirations au sublime et au grandiose. Or cette décoration devait avoir cinquante pieds en longueur et douze en hauteur.

Aussitôt, il prit en location un garage niçois désaffecté et entreprit de travailler au carton. En lutte avec cette grande composition comme un chaton avec une pelote de laine démesurée, il souffrit bientôt d'indescriptibles tourments. Les grandes formes indélicates, monstrueuses, désindividualisées qu'il avait conçues commençaient à s'enrouler en d'impossibles noeuds. Aucune solution ne s'imposait d'elle-même et toute altération en amenait une autre, et celle-ci une autre encore, jusqu'au moment où la composition devenait méconnaissable sans en être plus satisfaisante. Les années consacrées à ces puissants objets furent je pense celles où la frénésie de Matisse fut portée à son plus haut degré. Quand les difficultés le submergeaient, mon père recevait un long télégramme d'imploration : *"décoration en terrible état composition complètement incontrôlable et désespérée lumière convenable cet après-midi pour l'amour de Dieu viens tout de suite"*. Mon père haussait les épaules, avait un petit rire, maugréait quelquefois que Matisse, assurément, ne pouvait imaginer qu'il avait lui-même un travail à faire, mais finissait toujours par prendre l'autobus pour Nice. Il rentrait quelques heures plus tard, épuisé, non sans avoir apparemment apaisé Matisse en l'amenant par cajolerie à une meilleure disposition d'esprit, et ainsi épargné à l'oeuvre son annihilation, si ce n'est à son créateur, le suicide.

Je l'accompagnai une fois dans sa visite au garage. Etrange spectacle. Tout un mur était couvert par le carton, ingénieusement composé de morceaux de papier coloré. Ils étaient épinglés au mur et pouvaient être déplacés comme les pièces d'un jeu de patience géant. Par terre des piles de papiers colorés s'entassaient. Matisse, armé d'un fusain au bout d'un long bâton, marchait de long en large, et dessinait d'un trait tout changement souhaité. Une jeune femme que personne n'avait auparavant

remarquée descendait alors, grimpait à une échelle et modifiait l'arrangement des papiers.

Il en alla ainsi pendant deux ou trois ans à la fin desquels Matisse fit deux découvertes, la première étant qu'on avait fait une erreur en calculant les mesures de la décoration, trop grande de deux pieds. La seconde était que la Russe de vingt-deux ans qu'il avait embauchée pour épingle les papiers, sans la regarder ni causer avec elle pendant deux ans, était radieusement belle, remarquablement intelligente et passionnément éprise de lui. Assez bizarrement ces découvertes ne parurent pas le troubler du tout. Il vendit aussitôt la décoration à la Ville de Paris pour plusieurs millions, se mit à en faire une autre pour Monsieur Barnes, et engagea Lydia comme secrétaire, modèle, intendante... et garde-malade pour sa femme. Après un surplus d'agonies, combats, sang et sueur, la seconde décoration fut achevée, et vendue plus cher encore à M. Barnes.

Matisse l'accompagna à Philadelphie. Il semblait extrêmement satisfait du résultat de son labeur. "Je viens de voir ma décoration en place", écrivit-il de New-York en mai 1933. "*C'est une splendeur !*"¹⁰. Oui, c'était une merveille, la composition était parfaite, elle illuminait la salle de sa rayonnante harmonie... Mr Barnes, avec justesse, avait parlé d'une cathédrale... Pour couronner le voyage, l'oeuvre étant accomplie, il se fâcha sans appel avec M. Barnes et, à l'automne, revint à Nice en pleine forme. Il avait soixante-huit ans [*en fait, soixante-quatre*], était extraordinairement riche et célèbre; il venait d'emménager dans un luxueux appartement naguère occupé par la Reine Victoria — rien ne semblait manquer à son bonheur... et, pour la première fois de sa vie, il fut immédiatement précipité dans le drame conjugal.

Personne ne découvrit exactement comment la chose arriva — après tout, Lydia vivait dans la maison depuis plusieurs années déjà et ses traits exquis et même les lignes (un rien distordues) de son joli visage étaient devenues familières aux collectionneurs des deux hémisphères. En outre, elle était la secrétaire parfaite : elle possédait sur le bout du doigt les oeuvres du maître, jusqu'à la dernière lithographie. Son comportement tranquille, inflexible, avait encore plus d'effet sur les marchands que la formule affable dont lui usait : "Les bonnes peintures ne sont jamais chères", avec laquelle il arrachait dix mille francs de plus; elle tenait le ménage à la perfection; et assistait Mme Matisse dans sa mystérieuse maladie, avec la dévotion d'une fille, apparemment. Quelle fut donc la

cause de la soudaine catastrophe ? [...] Il se peut qu'après quarante ans de mariage Mme Matisse ait soudain senti ne pouvoir endurer Matisse un moment de plus et se trouvât seulement trop heureuse d'avoir Lydia pour excuse.

Quoi qu'il en soit, l'orage éclata avec une violence soudaine et terrifiante et, par malchance pour nous, juste au moment où nous-mêmes venions de prendre un appartement à Nice. Jamais je n'oublierai cet hiver — je crois qu'il s'agissait de l'hiver 37-38. Ponctuellement, chaque jour, à 4 h. 30, au moment précis où je versais l'eau dans la théière, la sonnette tintait. En gémissant, j'allais à la porte; le grand homme était là, impeccable et lisse comme jamais dans son manteau de fourrure et apparemment parfaitement serein, mais la suite m'était bien trop familière. Il allait déverser ses malheurs presque avant d'avoir franchi le seuil, et continuerait à les déverser tout en avalant, je ne pouvais m'empêcher d'en prendre note, force gelée de coings accompagnée de cake, et, sans discontinuer, il les déverserait jusqu'à l'heure du dîner. Six mois de ce régime nous conduisirent tous à un état proche de la folie. Les tourments artistiques de ses premières années, bien qu'ils fussent épuisants à la longue, n'avaient pas manqué d'intérêt, mais les infinies complications d'une situation insoluble et presque figée, entre une vieille femme hystérique, un vieil homme égoïste et une jeune Russe dérangée (car j'en étais arrivée à l'idée que Lydia devait être dérangée pour nourrir une passion à l'égard de Matisse) — ces complications répétées quatre heures par jour, et tous les jours, suffisaient à tourner quiconque en bête. La situation presque immobile vacillait en permanence — par moment, il semblait que Mme Matisse allait en ressortir au plus haut — Lydia était congédiée, chassée de la maison; elle ne devait jamais revoir Matisse; elle avait des rendez-vous secrets avec lui; elle se suicida une ou deux fois en tirant, contre le mur, un revolver non chargé — et il y eut beaucoup de divertissements de cette sorte. Mme Matisse, possédée par l'énergie d'un démon, complètement guérie de son incurable maladie de la colonne vertébrale, soudain prit son lit et marcha — ou plutôt se précipita en hurlant. Elle s'arracha les vêtements, jeta tables et chaises à travers la pièce, fit main basse sur la réserve illégale de lingots d'or dont Matisse était détenteur et les cacha sous son oreiller; chaque jour elle avait sa crise de nerfs — une vieille grandiose, en vérité [...].

Matisse était bien le seul à ne pas s'amuser, comme il peinait à l'expliquer tous les jours pendant quatre heures. Comme à son habitude, il voulait à la fois garder tous ses gâteaux, et aussi les manger. Il voulait sa femme, il voulait sa secrétaire, il voulait sa fille; par-dessus tout, il voulait — ah ! cela, il le voulait ! — n'être pas tracassé et n'avoir pas à choisir. Impuissant, il s'accrochait à tout cela, comme le mobilier valsait à travers la pièce et que son épouse, à demi nue, les yeux fulminants, lui faisait face au milieu des débris. "*Monsieur Matisse*", éclata-t-elle un jour, "*Vous êtes peut-être un grand artiste, mais vous êtes un sale coco*"¹¹. "Oui, le croiriez-vous, elle m'a dit ça à MOI !", cria Matisse, quand, avec son ingénuité habituelle, il nous répéta ce mot. Nous eûmes quelque difficulté à retenir nos gloussements et, ultérieurement, ce mot fut interprété par nous comme le véritable *mot de la fin*.

Mais il s'agissait de vie réelle, et bien entendu, il n'en fut rien — les choses demeurèrent en l'état quelque temps encore avant que Mme Matisse ne finît par s'effacer dans un nuage de fumée, et Matisse s'établit dans une nouvelle existence avec Lydia, non sans encouragements de notre part, bien qu'à mon sens les événements eussent pris le même cours sans encouragement d'aucune sorte. C'était de toute évidence la meilleure solution — Matisse et son épouse se rendaient fous mutuellement — Lydia était la femme qu'il lui fallait, et du moment qu'elle l'aimait... tout était bien. Du moins, je suppose. Non sans soulagement, nous vîmes les choses s'arranger au bout du compte et les visites de Matisse s'espacer. L'une des dernières fois qu'il vint nous voir — nous allions partir pour l'Angleterre, je crois — il avait déjà pris congé qu'il ressortit de l'ascenseur et demanda à nous parler de nouveau, "spécialement à ces dames". Il nous tint alors, à ma mère et à moi, en manière d'excuse, un petit discours guindé. Il venait brusquement de comprendre, nous dit-il, qu'il se pourrait bien qu'il ait été une sorte d'épreuve durant ces derniers mois — peut-être même un peu assommante — dans tous les cas, il souhaitait nous remercier de l'avoir écouté et pris en pitié si souvent et si longtemps. Et après s'être incliné avec raideur, il s'était enfin retiré.

"Fort bien", ne pus-je alors m'empêcher d'observer, comme l'ascenseur s'enfonçait, "mais s'il est aussi reconnaissant que cela, je pense qu'il aurait pu nous offrir ne serait-ce qu'un verre d'eau dans les appartements de la Reine Victoria". Car, c'est un fait — et je ne nie pas que la chose me resta en travers, et qu'elle ait pu déteindre sur l'ensemble

de ce modeste mémoire — bien que Matisse fût venu tous les jours de la semaine, sans exception, pendant six mois et eût consommé chez nous thé, gelée de coings, marmelade d'orange, scones et cake, jamais une seule fois, à cette époque ou plus tard, il ne nous a invitées, ma mère et moi, à seulement franchir le seuil de son luxueux appartement de Cimiez. La seule expression tangible de gratitude que nous ayons jamais reçue fut une très grande boîte de chocolat à Noël, avec la carte du maître, mais de toute évidence envoyée par Lydia.

Traduit de l'anglais par François WALTER
& Daniel DUROSAY

NOTES

1. Ce texte, écrit pour être lu au "Memoir Club" de Bloomsbury, probablement pour l'une de ses séances de l'automne 1947 — alors que Matisse était encore en vie — fut publié en anglais dans *The Burlington Magazine*, vol. 128, février 1986, p. 40-45. Grâce à l'autorisation du Strachey Trust, à qui vont ses remerciements, c'est ce texte que le BAAG reproduit, avec les coupures, les commentaires entre crochets et les notes de cette publication.
2. Matisse se présenta à l'examen d'entrée à l'École des Beaux-Arts en février 1892, et il échoua; il se représenta en 1895 et passa, et de ce fait entra à l'atelier Gustave Moreau où il rencontra Simon Bussy.
3. Auguste Bréal (1875-1938), peintre français et critique d'art; son *Vélasquez* (1904) a été traduit en anglais par Dorothy Bussy.
4. En fait le contrat de Matisse avec la Galerie Bernheim-Jeune fut signé peu de temps après son retour de Cavallière (près de St Tropez) où il séjourna de juillet à septembre 1909.
5. Chez les Bussy à "La Souco", Roquebrune.
6. A l'Atelier Julian, en 1891-92.
7. A la Royal Academy of Arts, 1936.
8. En fait Matisse acheta les *Trois baigneuses* de Matisse (1879-82, Paris, Petit Palais) en 1899. Il avait épousé Amélie Parayre l'année précédente.
9. Albert C. Barnes fit cette commande en septembre 1930, à l'occasion d'une visite de Matisse à la Barnes Foundation, Merion, Pennsylvanie.
10. En français dans le texte (NDT).
11. En français dans le texte (NDT).